

TANDIS QUE CERTAINS ABUSENT D'UNE NOUVELLE ÉGLISE, LE MONDE OUVRIER JUSTIFIE SES MOYENS ET SES FINS...

On éprouve quelque émotion à entendre les confessions d'ex-militants communistes excommuniés ou désabusés - de ceux qui ont adhéré au Parti dans le vertige héroïque de la Résistance ou dans les tourbillons chaotiques de la Libération. Leur illusion n'était pas aveuglement congénital ou accidentel. Ils avaient accepté délibérément les violences, même les atrocités qui devaient provoquer l'aggravation de l'oppression, et ainsi se justifier à leurs yeux. L'ennemi ne pouvait être que terrible ou terrifié. Le commandant du *Gross Paris* ne jouait pas le jeu en négligeant les ordres sanguinaires d'Hitler, en négociant une trêve et en se préparant à l'évacuation. Il fallait une capitulation sans conditions pour établir une dictature révolutionnaire sans limites.

Etions-nous trop naïfs en tentant de les éclairer sur l'envers du stalinisme? Ils se venteraient aujourd'hui d'avoir exploré l'abjection avec plus de sûreté que nous-mêmes. Et sans aucun trouble de conscience. D'aucuns s'en tenaient peut-être à la vieille formule-alibi: la fin justifie les moyens. D'autres allaient plus loin, dans leur «sens de l'Histoire». L'infamie des moyens devenait une condition essentielle de l'ascension vers une fin sublime.

«Ramper dans la boue», pour atteindre sûrement la position ennemie, tel le juge du «Zéro et l'Infini», de Koestler, ce n'est que stratégie occidentale. S'épurer dans la boue pour en sortir, nu comme le jour de sa naissance... cette rédemption-là, animait le mysticisme révolutionnaire, comme elle avait engendré le mysticisme chrétien.

Qu'il y ait quelque grandeur, quelque vertu, pas mal d'abnégation dans cette soumission aux nécessités révolutionnaires, à la «marche de l'Histoire»... on le nie d'autant moins que l'on en a mesuré les périls. Le jeune bourgeois des «*Mains sales*» de J.-P. Sartre, qui a accepté d'être l'instrument plus ou moins docile du Parti, se révolte de la réflexion pleine de suspicion d'un ouvrier - également engagé: «*On voit bien que Monsieur n'a jamais eu faim*».

C'est exactement ce que lui reprochait sa mère, lorsqu'il boudait devant la table abondamment servie de sa famille.

Le problème est bien posé. L'opposition entre les deux motifs et ses fins «révolutionnaires» se manifeste dans tous les domaines. L'enfant riche à qui la nourriture copieuse répugne peut, en mûrissant, rencontrer celui qui, enfant pauvre, tournait autour d'un buffet vide. Mais exciter l'appétit de l'un ne soulage pas la faim de l'autre. Il faut d'abord «nourrir ceux qui ont faim», disait dernièrement un syndicaliste algérien. Pour l'esprit enivré par la révolte intellectuelle, ce n'est là qu'un thème de propagande.

Quelle est d'ailleurs la conclusion du drame de Sartre?

Le jeune bourgeois, qui a tué le chef accusé d'opportunisme, est abattu à son tour, parce que la puissance suprême a imposé des solutions opportunistes. Le conflit irréductible entre la doctrine et la stratégie ne descend du sommet à la base que sous la forme de consignes impératives. Nous avons connu, dans le passé, des militants ouvriers qui, pour ne pas briser leur syndicat, rejetaient la discipline politique suivie jusque-là.

Types aujourd'hui disparus...

Pour la plupart des hérétiques et des transfuges, depuis 1945, le point de rupture se déplace sur une ligne extérieure au mouvement ouvrier. Une ligne brisée à tournants brusques que l'on aborde mal en pleine vitesse...

Il y eut des démissions, lorsqu'il fallut désarmer les milices, s'adapter au tripartisme gouvernemental (M.R.P., socialistes, communistes). Il y en eut aussi lorsque le Parti figura dans la majorité de Mendès-France. Et s'il y en eut lors de la tragédie hongroise, en 1956, ce fut peut-être par réaction sentimentale, ce fut aussi parce qu'il y avait contradiction entre le phénomène de déstalinisation et l'action des blindés soviétiques. On déplorait sans doute une violence militaire qui bloquait les espoirs de normalisation du régime. Peut-être, sans le formuler en termes clairs, jugeait-on illogique d'imiter Staline, après avoir désavoué son impitoyable logique.

Nous ne nous égarons pas en des vagabondages inactuels. Si notre expérience est déjà vieille, nos observations d'aujourd'hui en confirment pleinement les résultats. L'intellectuel révolutionnaire mérite souvent notre sympathie, même notre respect - tandis que le bureaucrate et le politicien ne nous inspirent guère que la colère ou le mépris. Mais, objectivement, il y a entre ces types humains une parenté, démontrée par des exemples vivants. Tel qui fut un clerc révolté, un penseur lucide, un aventurier désintéressé s'est stabilisé dans un poste parlementaire ou "ministériel" et ses propos officiels gardent encore l'éclat de son exaltation première.

A l'origine, il y a l'idéologie providentielle, le peuple abstrait que des élus mènent à la terre promise, portés par le «peuple concret» des combattants ou des électeurs inconscients. Qu'il s'agisse de Révolution, de planisme, d'organisation de l'économie, de rénovation de la démocratie... tout cela implique des programmes conçus hors de la classe ouvrière, proposés ou imposés à ceux qui ne peuvent être que des exécutants ou des objets. Et naturellement tout est subordonné à l'accomplissement de la loi doctrinale OU politique. Tout se justifie par le respect de cette loi finale: les violences, les exactions, les complaisances, les surenchères, les accouplements décevants ou immoraux...

Seulement, lorsque les foules ainsi entraînées voient leurs guides en désarroi, se disputer, se disperser ou s'humilier, elles acceptent facilement le chef unique qui ne propose rien d'autre que sa personne et son génie...

Des révolutionnaires imprudents souhaitent «la politique du pire». Dans la prévision la plus favorable, on n'aboutit qu'à la révolte chaotique qui hisse au pouvoir les moins scrupuleux. Et les chances d'un écrasement des oppositions l'emportent sur les autres probabilités.

Roger HAGNAUER.
